HAL
open science

L'édification d'un " parc imaginaire " des Cévennes

Karine-Larissa Basset, Jean-Noël Pelen

To cite this version:

Karine-Larissa Basset, Jean-Noël Pelen. L'édification d'un " parc imaginaire " des Cévennes. Territoire en mouvement. Revue de Géographie et d'Aménagement, 2016, Géographie, littérature, territoires, 31, 10.4000/tem.3789 . halshs-01755059

HAL Id: halshs-01755059

https://shs.hal.science/halshs-01755059v1

Submitted on 30 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement
Territory in movement Journal of geography and planning

31 | 2016
Géographie, Littérature, Territoires

L'édification d'un « parc imaginaire » des Cévennes

Littérature, patrimoine et aménagement du territoire dans le sud du Massif Central

The Construction of an «Imaginary Park » in the Cévennes (France). Literature, Heritage and Land Planning in Southern Massif Central

Karine-Larissa Basset et Jean-Noël Pelen

Éditeur
Université des Sciences et Technologies de Lille

Édition électronique
URL : http://tem.revues.org/3789
ISSN : 1950-5698

Référence électronique
Karine-Larissa Basset et Jean-Noël Pelen, « L'édification d'un « parc imaginaire » des Cévennes », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 31 | 2016, mis en ligne le 03 octobre 2016, consulté le 24 novembre 2016. URL : http://tem.revues.org/3789 ; DOI : 10.4000/tem.3789

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2016.

Territoire en mouvement est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'édification d'un « parc imaginaire » des Cévennes

Littérature, patrimoine et aménagement du territoire dans le sud du Massif Central

The Construction of an «Imaginary Park » in the Cévennes (France). Literature, Heritage and Land Planning in Southern Massif Central

Karine-Larissa Basset et Jean-Noël Pelen

Á Claudette Castell, en hommage

Introduction

1 L'analyse des discours ayant contribué à la construction des identités territoriales est un sujet devenu classique pour les sciences sociales, que ce soit dans la perspective du constructivisme anglo-saxon (Thiesse, 1991) ou d'une géographie culturelle attentive aux processus d'identification et de qualification sociale de l'espace (Di Méo, Buléon, 2005). En revanche, les effets de ces discours, la réflexivité des images produites et leur capacité à nourrir l'action même des acteurs territoriaux ont été peu étudiés. La création en 1970 du Parc national des Cévennes (PnC) constitue un exemple de concrétisation d'un processus de territorialisation de longue durée auquel a participé la « mise en littérature » des Cévennes, sublimation narrative de données d'ordre géographiques, historiques et culturelles.

2 La conscience d'un patrimoine naturel, culturel et paysager des Cévennes qui serait à préserver, relève en effet d'un mouvement historique au moins biséculaire, au sein duquel l'écriture, comme espace privilégié d'échange et de transmission des représentations, tient une place majeure. La complexité et la richesse de ce processus obligent néanmoins à poser une conception ouverte du fait littéraire, que nous définirons ici comme l'énonciation plurielle d'un pays, par écrit ou oralement, au travers d'une

forme narrative discursive pouvant être considérée comme une œuvre. Cette définition ouvre sur des productions peu appréhendées dans le champ des études attachées aussi bien à l'analyse de l'espace dans les œuvres qu'à celle des rapports entre littérature et sociétés locales. En l'occurrence, les œuvres dites d'érudition, dont on sait toute l'importance dans la production de la localité du 18e siècle à nos jours (Gasnier, 1997 ; De L'Estoile, B., 2001) et la littérature orale dans la pluralité de ses genres narratifs, ont joué un rôle majeur dans l'édification d'un « parc imaginaire » des Cévennes », pour reprendre l'expression utilisée à propos de sa propre œuvre littéraire par un parrain illustre du mouvement de promotion d'un parc cévenol, l'écrivain académicien André Chamson[1].

3 Dans ce processus, la littérature apparaît ainsi comme un fait social à part entière, nécessitant une analyse non plus seulement des textes, mais également des rôles sociaux tenus par les auteurs ainsi que de la réception des œuvres et leurs contextes. Cette approche complexe est nécessaire pour comprendre comment, une fois le territoire des Cévennes constitué en littérature par la production d'un corpus d'images et de référents qui font sens collectivement (objet de notre première partie), ce territoire littéraire a pu lui-même, dans un second temps dont on situera l'amorce au tournant des années 1970, prendre corps dans le cadre d'un projet de territoire spécifique. Le moment de la « mise en littérature des Cévennes » peut alors être analysé comme une phase d'un processus de patrimonialisation plus global, dont la création du PnC et la mise en œuvre de certaines de ses missions pourraient bien être considérées comme l'aboutissement logique.

1. Constitution d'un territoire littéraire

4 L'appréhension littéraire des Cévennes s'est faite historiquement selon deux mouvements. Les prémices du premier, hétérogène mais ancré localement, se repèrent dès le XVIIIe siècle, à travers une production d'érudits et écrivains natifs témoignant par leur écriture d'une forme d'héritage. Le second, plus tardif, exprime dans le dernier quart du XIXe siècle la « découverte » des Cévennes dans ce qu'elles offrent de « typique » par rapport à la culture de leurs découvreurs. Á l'aube de ces deux mouvements, dans la littérature du XVIIIe siècle, les « Cévennes » sont avant tout une désignation géographique à l'intérieur d'un espace plus vaste, situé entre la bordure sud-est du massif central et la méditerranée, qui est celui de « l'arrière-pays » campagnard (on ne dit pas « rural ») et languedocien. Cette littérature marque le début d'un mouvement de patrimonialisation, non pas d'un territoire en tant que tel, mais d'éléments culturels désignés comme spécifiques et vécus comme disparaissant. Plusieurs travaux ont montré le lien entre la naissance au XVIIIe siècle de l'idée de région, l'essor des « identités régionales » et le processus de modernisation (Nicolas, 2001). Les « Cévennes », comme l'ensemble des terres languedociennes et des autres périphéries du centre français, naissent en littérature de la confrontation à la modernisation, caractérisée en premier lieu par le développement de l'État, la centralisation et la révolution technique et industrielle.

1.1. Le territoire de la langue et de la quotidienneté : Les écrivains catholiques et la célébration d'une culture locale disparaissante

5 Deux auteurs apparaissent comme originairement décisifs dans la mise en place de marqueurs ou de référents d'une identité de pays, en ce que leurs œuvres et les tensions qu'elles expriment sont convoquées à de multiples reprises par leurs successeurs.

6 Le premier est l'abbé Firmin Boissier de Sauvages (1710-1795), issu d'une très ancienne famille alésienne, dont la passion pour le lieu s'exprima à travers les intérêts scientifiques d'alors, et notamment par des études sur l'éducation des vers à soie[2]. Cependant l'œuvre majeure de l'abbé, tant par sa dimension que par sa longévité, est son *Dictionnaire Languedocien-Français*. Dans la première édition, datée de 1756, la dimension patrimoniale, qui apparaîtra manifeste *a posteriori*, n'est pas encore dévoilée. C'est seulement pour mieux communiquer d'une langue à l'autre que la raison fait appel au dictionnaire, lequel contient ainsi un « recueil des principales fautes que commettent dans la diction et dans la prononciation Française les Habitants des Provinces Méridionales du Royaume ». Le sentiment languedocien, qui surgit çà et là à l'évocation du parler rustique, n'est pas encore inquiété par aucune vision d'une mise en danger. Mais quelque trente ans plus tard, lors de la seconde édition en 1785, l'abbé de Sauvages s'offusque désormais du recul inéluctable du languedocien. Celui-ci régresserait selon une ligne de perdition qui, dans sa description, passe par la ville et la fortune, le commerce, tandis que le maintien de la langue vernaculaire est plus propre aux « pauvres gens de la campagne du bas Languedoc et des Cévennes », laquelle campagne reste plus honorée, dit-il, des « bonnes mœurs »[3].

7 L'idée du patrimoine linguistique est en effet associée à la richesse des savoirs ruraux - dont Boissier de Sauvages relève le vocabulaire avec une extrême application - ainsi qu'à une sociabilité intracommunautaire chaleureuse, à laquelle renvoie probablement la qualification de « bonnes mœurs ». Il y a ainsi, vécu comme dramatique, un sentiment de dégénérescence qui associerait dans la même chute la langue, les pratiques et savoirs vernaculaires et les pratiques sociales, sous l'effet de l'avènement de modèles culturels plus puissants et dominateurs. Le sentiment d'appartenance commence ici à s'exprimer explicitement à un moment perçu comme celui d'une disparition quasi inéluctable d'une culture locale géographiquement définie. La longue popularité du *Dictionnaire*, dont Daniel Travier note qu'il est l'ouvrage qu'il rencontra le plus dans les bibliothèques familiales cévenoles (Travier, 1981)[4], atteste d'une pertinence sociale qui dépasse les seuls cercles intellectuels.

8 L'œuvre de Boissier de Sauvages inaugure ainsi précocement la construction de l'image d'un pays vaincu, ce qui est confirmé dans le demi-siècle suivant par la seconde référence majeure de notre corpus, le marquis de La Fare-Alais (1791-1846), considéré comme le plus haut écrivain cévenol de langue d'oc. Issu d'une famille noble, il vécut de sa naissance à sa mort à St Martin-de-Valgualgues, commune du canton d'Alès, dont il fut le maire. C'est dans un contexte local profondément bouleversé par le changement industriel que le marquis inscrit son œuvre patrimoniale. En 1840, cette basse vallée du Gardon d'Alès connaît en effet l'achèvement de la ligne de chemin de fer La Grand-Combe – Beaucaire, de la montagne au Rhône, destinée à acheminer le charbon des Cévennes et alors la plus longue de France. À partir de 1841, quatre hauts fourneaux fonctionnent à Tamaris, très proche d'Alès, pour l'extraction du minerai de fer. En 1844, dans ce paysage révolutionné, le marquis de La Fare-Alais publie un recueil de poésie intitulé *Las*

Castagnados (la récolte des châtaignes) à la tonalité lamartinienne. Plus vigoureusement que chez Boissier de Sauvages il y déplore comme cause du déclassement de la langue et de la culture associée - « Le progrès a dit à mon pays : - "Ton vieux langage est frappé de mort" - le changement de « civilisation » (sic) qui s'opère dans la transformation de la composition socio-démographique du pays, ainsi que dans le déplacement de sa topographie sociale, depuis les bourgs ruraux vers les centres urbains industriels, là où on « dispense aujourd'hui fortune, honneurs et renommée. » Il ne resterait plus qu'à se soumettre devant la défaite survenue au terme d'une épreuve de force : « Et je sens que le progrès a raison »[5].

9 Du pays des vaincus – thème porté à la fin du siècle à l'échelle de la Provence par Frédéric Mistral[6] – l'idiome dominé constitue le refuge. L'analyse du recueil de La Fare-Alais donnerait rapidement une idée de ce territoire identitaire, d'emblée positionné comme mémoriel puisque dépassé. Un glossaire d'une centaine de pages – qualifié de « monument » à « l'idiome » – l'orne, rappelant une adéquation au monde par la vérité et la virginité de la langue originaire, une langue qui « chante », leitmotiv des poètes méridionaux. La prééminence de la langue comme référent de l'appartenance au lieu se situe très significativement dans le registre du sensible, dans quelque chose d'indicible puisque nostalgie d'un état perdu. Le contenu du recueil n'en est pas moins suggestif. Le titre, qui ne renvoie à aucun développement ultérieur et n'est donc qu'un lieu symbolique, évoque une récolte essentielle aux Cévennes, celle des châtaignes. *Las castagnados* désigne à la fois la récolte et son temps, récolte particulièrement nourricière et temps de forte sociabilité. Les enquêtes ethnographiques ont confirmé le caractère tutélaire du châtaignier - arbre des berceaux et des cercueils, des paniers comme des charpentes - pour les habitants des Cévennes, qu'ils soient catholiques ou protestants (Pelen, 1987 : 39-44). La châtaigne, consommée quotidiennement, fut le pain des Cévenols. La châtaigneraie en quasi monoculture a constitué un manteau uniforme sur tout le pays, dans le secret duquel eurent lieu durant un long siècle de répression monarchique bien des assemblées « du Désert ». Le motif du châtaignier hante toute la production littéraire locale contemporaine, depuis son invocation dans le chant commémoratif protestant *La Cévenole*, composé en 1885 par Ruben Saillens, jusqu'au poème écrit dans les années 1970 par l'ancien mineur Georges Fontane, *L'òme vièlh e lo vièlh castanhièr* (le vieil homme et le vieux châtaignier), dans lequel le Cévenol demande à l'arbre de reconnaître la similitude de leur destinée (Viélzeuf, 1981).

10 D'autres motifs promis à une longue postérité sont déclinés dans le recueil poétique de La Fare Alais. Comme chez l'abbé de Sauvages, ils réfèrent à la précision des savoirs vernaculaires, à la sociabilité d'un pays animé et haut en couleurs, ainsi qu'à la qualité tutélaire également des rivières, les fameux *Gardons*. Ces motifs constitutifs d'une forme d'identification à un pays à la fois perdu et vaincu sont repris durant tout le XIXe et le XXe siècle. Ils s'expriment avec une longévité particulière au sein d'un genre littéraire d'une audience plus large dont Dominique Blanc a montré le rôle dans l'émergence d'une nouvelle représentation du local sous la Troisième République (Blanc, 1985). Les almanachs en langue d'Oc, qui se succèdent annuellement en Cévennes depuis 1874 ont pour point commun d'exprimer un sentiment d'appartenance à la fois nostalgique et jovial, fait de quotidienneté et de localisme étroit : les Cévennes s'ancrent dans le territoire précis des communes et des villages, trait conforme à la pratique du déplacement à pied et à l'organisation sociale de l'espace. Ainsi les auteurs signent-ils fréquemment leur texte en associant à leur nom le toponyme du lieu : « X, de Bésseges, Y,

d'Alès »... Des années 1950 aux années 1980, la revue mensuelle *Lou Païs* établira une même configuration, tant dans le contenu nostalgique et poétique que dans la référence spatiale. Mais, au-delà de ce morcellement localiste, ces almanachs réfèrent à un territoire plus vaste, celui des Cévennes et de la Lozère rurale, du « pays » comme entité culturelle. Ils réfèrent aussi à une entité fantasmée, le « Peuple » essentiellement paysan, « affronté aux dangers de la ville et du modernisme contre lesquels il maintenait hier encore "une" langue, des valeurs et des traditions. » (Blanc, 1985 : 21).

11 Porteur d'une représentation du lieu, dont la permanence dans une littérature sociologiquement diversifiée et dans les discours recueillis par les ethnologues atteste qu'elle fut largement appropriée, ce discours constitutif d'un territoire de l'intimité culturelle (Herzfeld, 2007) n'est cependant probablement pas exempt d'une visée politique. La référence insistante, chez les premiers auteurs cités, à la quotidienneté la plus concrète n'est pas sans rappeler en effet la quête du pays « réel », dans ses représentations culturelles et politiques, chez les écrivains de la « vraie France » (Lebovics, 1992). Les motifs principaux relevés dans cette littérature renvoient à un régionalisme conservateur, la conscience régionale se constituant nettement dans l'œuvre de ces auteurs – très majoritairement catholiques – dans une conjuration à l'inexorable mouvement d'intégration nationale (Blanc, 1985 : 16). Les Cévennes se dessinent ici comme terre d'un passé attaqué et quasi révolu dont il s'agirait de conserver d'urgence les quelques traces, un territoire de la nostalgie. Hantée par le regret du passé, cette littérature ne construit pas (encore) l'avenir, à la différence de l'entreprise bretonne d'un Villemarqué dont l'œuvre de rénovation linguistique veut offrir à la Bretagne son entrée en modernité (Le Boulanger, 2014 : 157-186). En revanche, elle offre les ressources symboliques et en terme d'images sociales pour une auto-définition de « l'être cévenol » comme peuple montagnard, dont la particulière « symbiose » avec l'environnement naturel – que la langue vernaculaire pouvait restituer – a forgé un paysage singulier. Autant de traits culturels propres à dessiner une identité territoriale, qui seront valorisés à travers le projet de parc national.

1.2. La montagne inspirée : la singularité protestante constitutive du pays cévenol

12 Au XVIIIe siècle, les indices d'un sentiment de « cévenolité » – soit une spécificité définitoire conférée à un territoire que l'on dénommerait *Cévennes* – sont encore faibles. Aucun auteur, aucun mouvement ne se réclament d'une « appartenance » élective à cette région. Toutefois au début de ce siècle, les contemporains de ce que l'historiographie comme l'usage courant désignent aujourd'hui comme « guerre des Camisards » (1702-1710) parlent aisément de la « guerre des Cévennes ». *Le théâtre sacré des Cévennes*, relatant les « diverses merveilles nouvellement opérées dans cette province de Languedoc », paraît ainsi à Londres dès 1707. Cette dénomination localisante, appliquée à cette guerre, définit un espace géographique assez proche de ce que l'on désignera plus tard comme les « Cévennes historiques ».

13 Le pays cévenol dit historique est donc celui qui, au pourtour plus ou moins large des vallées des Gardons, sur le Gard et la Lozère, épousa massivement la Réforme dès les années 1560 et adopta de ce fait précocement le français comme langue unique de la religiosité. L'alliance du sentiment réformé et du prestige tôt acquis par la langue française eut une influence certaine sur les écrivains cévenols. On en trouvera plus tard

les échos chez André Chamson ou Jean-Pierre Chabrol. L'histoire que connut le pays cévenol, tant par cette adhésion à de grands principes spirituels novateurs que par les faits qui s'en suivirent – oppression, révolte, guerre, Révolution, républicanisme, Résistance et communisme majoritaires en milieu protestant – le singularisa fortement. Par leur ampleur et leur résonance nationale et mondiale, ces événements participent dans les représentations protestantes à la construction d'une culture à la fois très ancrée dans un territoire et orientée vers l'universel. La violence des événements fondateurs participa au tissage d'une forte intimité territoriale et paysagère entre la population huguenote et ces lieux où l'on résistait et se cachait. Cette forme d'autochtonie profonde est attestée dès les relations contemporaines de la guerre des Camisards (les « journaux camisards ») et dans tout le légendaire qui s'en suivit (Joutard, 1977) ; elle s'exprime et se développe ensuite au point où le pays physique, à la fois nourricier et protecteur, devient lui-même comme une forme originaire du protestantisme et de la spiritualité. Par une sorte de poétique du lieu, la thématique de la prédestination des Cévennes au protestantisme et du « pays inspiré » court ainsi dans l'historiographie et la littérature régionales[7], comme dans les récits oraux recueillis à la fin du vingtième siècle (Pelen, 1982).

14 Il faut cependant souligner le fait que la valorisation des Camisards fut tardive dans le cercle des lettrés. La reconnaissance de la mémoire huguenote est indissociable et constitutive de l'entrée véritable des Cévennes en littérature, c'est-à-dire de l'accession à la reconnaissance et à la légitimité nationales d'une littérature proprement cévenole, dans l'entre-deux-guerres. M. Cellier note à propos de celui qui fit « accéder les Cévennes à la dignité littéraire », André Chamson (Nîmes, 1900 - Paris, 1983), qu'il « est défini et se définit lui-même comme Cévenol et protestant, deux traits fortement liés l'un à l'autre car l'ancrage régional et historique donne une coloration particulière à son protestantisme. » (Cellier, 1999 : 185).

1.3. L'unification des Cévennes dans le langage littéraire : le tourisme éclairé de Stevenson

15 C'est, comme J.-C. Chamboredon et A. Méjean l'ont bien montré à propos de la Provence, le regard touristique qui, à la transition des XIXe et XXe siècles, construit un territoire au sens premier, en en délimitant les contours, en signalant les éléments phares de l'espace à parcourir (Chamboredon et Méjean, 1985). Parce qu'ils s'intéressent de près à cet espace longtemps ignoré au sein du territoire français, en rendent visibles des sites bientôt emblématiques (les Gorges, les causses, les massifs du Lozère et de l'Aigoual) dont ils encouragent à la fois la protection et l'exploitation touristique, les savants explorateurs de la fin du XIXe siècle, géographes et spéléologues, Edouard-Alfred Martel au premier chef, ont fait émergé les Cévennes – en tant que toponyme et en tant que paysages – dans la conscience du public voyageur. Jusqu'à la parution des ouvrages emblématiques de Martel, *Les Cévennes* (1890) et *Les Causses majeurs* (1936), l'espace régional publicisé dans les guides (Joanne, 1884) est encore cette entité à l'acception usuelle, vaste et peu homogène, comprenant l'ensemble du bassin versant méditerranéen du massif Central, du seuil de Naurouze au mont Gerbier des Joncs.

16 Une œuvre cependant se démarque parmi les productions du genre touristico-littéraire, en identifiant et en délimitant au sein de ce vaste espace un territoire de l'authenticité cévenole. Lorsqu'il débute, en 1877, son itinéraire devenu fameux à Monastier en Haute-

Loire, Robert-Louis Stevenson se trouve dans les Cévennes au sens des géographes. Mais la sensibilité et le regard de l'écrivain voyageur sont sélectifs. A.G. Fabre souligne qu'il n'est guère sensible par exemple, au charme du Gévaudan ; il n'a d'yeux que pour les « montagnes bleues », que parvenu au pic de Finiels sur le mont Lozère, il embrasse en portant son regard vers le sud, s'écriant : « Je pris possession d'un nouveau monde » (Fabre, 1979-a : 398). Le geste d'appropriation territoriale ne peut être plus explicite et il se complète par l'acte de définition des contours. Pour Stevenson, ce territoire nouveau se délimite d'abord spontanément par les contrastes qu'il offre avec les terres alentours : « à l'ouest les Causses, vers le sud la plaine du Languedoc ». Entre ses bornes s'offre un monde « secret », « rude », dont la pénétration est pour le voyageur en posture d'explorateur comme une « révélation », autant de topoï littéraires inlassablement répétés depuis. La constitution d'un territoire peut s'achever alors en sa définition précise : « Il y a un *sens restreint et local* dans lequel seulement ce pays désordonné et broussailleux à mes pieds a droit au nom et c'est en ce sens que les paysans l'emploient. Ce sont là les Cévennes au sens plein : les Cévennes des Cévennes » (nous soulignons)[8].

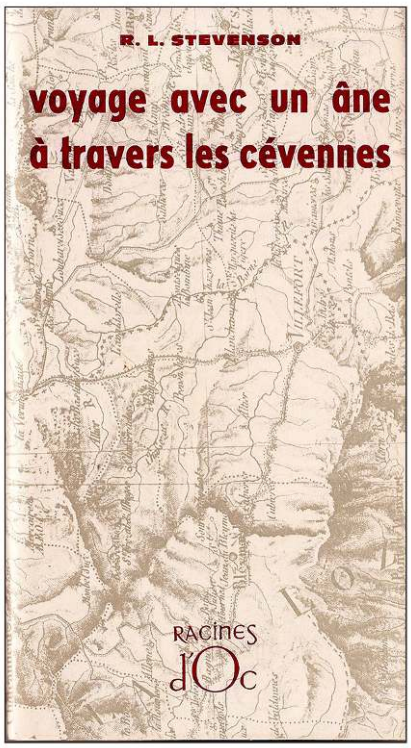
17 Par ce récit, dont on connaît le succès et la postérité, Stevenson opère ainsi un recentrage depuis une logique externe de représentation des Cévennes - celle des géographes et des voyageurs - vers une logique interne appartenant aux « paysans eux-mêmes », qui garantit son authenticité. C'est que dans cette opération proprement territorialisante, Stevenson est lui-même un médiateur : de culture protestante, il partage cette conscience du rôle historique des Cévennes et c'est bien sans doute sur le chemin du « pays inspiré » qu'il s'en est allé, emportant pour unique lecture *L'Histoire des pasteurs du Désert*, de Napoléon Peyrat (1842).

18 Mais outre le paysage culturel et mémoriel de l'épopée camisarde, Stevenson identifie le pays cévenol aussi par son fort caractère de paysage humanisé - à l'inverse des géologues qui n'en voient que la minéralité -, les formes de la nature s'alliant aux travaux et à l'âme des hommes. Il anticipe ainsi l'apparition du terme *Cévenne* au singulier, qu'André Chamson popularisa, après son utilisation en 1907 par l'excursionniste Henri Boland pour désigner les « Cévennes des Gardons » (Clavairolle, 2011 : 161). C'est en effet autour de ce petit espace des « serres et des vallats », et depuis Stevenson, que s'accomplit le processus d'unification et de singularisation d'un territoire « Cévennes », à partir d'un ensemble de traits à la fois géographiques, paysagers et culturels.

19 Stevenson est précurseur également de nouvelles pratiques autour d'un tourisme qui découvre, outre leur forme, « l'esprit des lieux ». Dès la fin du XIXe siècle, des touristes anglais s'engouent pour la randonnée pédestre dans les traces de l'écrivain. Cette pratique ne cesse d'élargir sa base sociologique durant tout le XXe siècle et contribue à la constitution sur l'espace cévenol, dans le dédale des sentiers de randonnée, d'un « territoire marché » dont la densité est, à cet endroit, inégalée en France (Bennassar, 1979 : 435). Si, depuis une vingtaine d'années, l'itinéraire Stevenson est exploité comme une ressource économique au sens strict (le chemin, d'abord régional est devenu un GR en 1994 et une association est créée à cette date réunissant différents prestataires sur l'ensemble de l'itinéraire), la randonnée selon Stevenson pose à son origine la pratique d'un excursionnisme à la fois éclairé et antibourgeois, prenant le temps de la découverte des lieux et des gens, l'effort de la marche et la frugalité favorisant par ailleurs l'expérience spirituelle. C'est ainsi que, au-delà de son écho dans la communauté protestante, l'itinéraire de Stevenson a pu devenir, dans les années 1950, la référence pour un modèle alternatif au tourisme de consommation, promu par certains militants de

la protection et de l'aménagement des Cévennes à travers l'idée d'un « parc culturel ». Significativement, *Travel with a donkey* fit l'objet de sa première traduction sérieuse en français en 1968 par Gilbert Lhomme, membre de l'association Font Vive « pour un parc culturel des Cévennes » (Figure 1). Le nom choisi par ces militants, Cévenols d'origine ou d'adoption, réunis auparavant en une « confrérie des amis des sources », renvoie autant à l'abondance des eaux qui alimentent l'espace cévenol qu'aux sources vives de la spiritualité (Basset, 2010 : 54-64). Le parc des Cévennes, selon le vœu de cette poignée d'intellectuels catholiques œcuméniques, aura pour but l'expérimentation d'une « économie humaine » alternative au mode de développement capitaliste, fondatrice d'un nouveau lien entre l'homme et la nature, et selon l'idée que la véritable ressource des Cévennes et la clé de leur avenir réside dans leur valeur culturelle, intrinsèquement opposée au consumérisme et au matérialisme contemporains.

Figure 1 : Le *Travel with a donkey* de R.-L. Stevenson, traduit par Gilbert L'homme, éditions Racines d'Oc, 1968



Collection P. Richard.

2. Le patrimoine littéraire du Parc national des Cévennes

20 Le fait littéraire, dans toute sa diversité, a constitué les Cévennes en un ensemble de marqueurs et de référents partagés, notamment paysagers qui, à travers l'idée de patrimoine, offrent à partir des années 1970 une véritable ressource dans le cadre d'un territoire-parc inventé autant comme outil de développement local que comme « conservatoire » de la nature et des paysages.

2.1. La nostalgie comme ressource

21 Cet avènement du parc national correspond à une phase singulière de la constitution littéraire des Cévennes dans laquelle se déploie, comme en écho au premier mouvement des XVIIIe et XIXe siècles, le thème de la décadence et de la nostalgie, mais avec une intensité inédite. Deux publications de 1972 sont emblématiques de cette humeur noire des écrivains de « la Cévenne » : l'explosif roman de Jean Carrière, *L'épervier de Maheux*, prix Goncourt, et le non moins radical *Le Crève Cévenne* de Jean-Pierre Chabrol, long-sellers dont la réception locale fut ambivalente. Jean-Pierre Chabrol (Chamborigaud, 1925 – Génolhac, 2001) était comme André Chamson fils d'instituteurs et petit-fils de paysans protestants des Cévennes gardoises. Il a de même longuement célébré le peuple paysan, mais aussi ouvrier (minier) de ce pays dont il s'est fait, à partir des années 1970 et au sens strict, le « conteur », pratique renvoyant au partage d'une intimité sociale. Jean Carrière (Nîmes, 1928– Nîmes, 2005), très lié aux Cévennes qu'il habita, fut l'ami de Giono à propos duquel on peut comparer son œuvre, par son désir d'atteindre à une universalité ancrée. Mais il y a chez lui un côté dramatique, crépusculaire, qui fit dire à l'écrivain occitaniste Robert Lafont qu'il témoignait véritablement, au travers des Cévennes, d'une Occitanie mourante. Ces grandes fresques achèvent le mouvement de consécration littéraire des Cévennes amorcé dans les années 1920. Comme le note A.-G. Fabre en 1979, les Cévennes offrent alors « l'originalité d'un engouement touristique suscité par le livre ». Mais, ne manque pas d'observer l'analyste, « tout comme hier le passé mythique de ce pays, sa décadence aujourd'hui fournit à l'écrivain un champ d'exploitation idéal. » (Fabre, 1979 (b) : 18).

22 La conjonction de dates, entre cette vogue littéraire des Cévennes sous l'effet de la nostalgie et la mise en place d'un projet de territoire fondé sur la mise en patrimoine d'éléments naturels et culturels, ne peut être fortuite. Car la nostalgie, sentiment produit par la perception d'un basculement irréversible (Jankélévitch, 1983) et mettant en jeu la question de la transmission, est proprement constitutive du fait patrimonial qui en est en quelque sorte la réponse pratique (Berliner, 2010 : 92). Á travers l'œuvre littéraire, muséale (création dans les mêmes décennies 1960-1970 de l'écomusée du mont Lozère, du musée cévenol au Vigan, du musée des Vallées cévenoles à St Jean du Gard) ou la création du parc national, c'est bien le même geste de patrimonialisation d'une ancienne communauté rurale qui se décline.

23 On notera à cet égard l'ambiguïté des écrivains cévenols qui, à l'instar de Jean-Pierre Chabrol, prétendent refuser toute patrimonialisation d'un peuple mourant, équivalente pour eux à une mise au tombeau. Car l'œuvre écrite, mais aussi les interventions radiophoniques et télévisuelles de l'écrivain qui connaissent un immense succès, ses multiples conférences en Cévennes (annoncées et suivies par le Parc), participent au développement d'une véritable économie culturelle de la nostalgie, dont témoignent également au mitant des années 70, dans des genres différents, le succès du *Cheval d'orgueil*, de *Montaillou village occitan* ou de l'émission télévisuelle *La France défigurée* (Delporte, 2012). Là est bien toute la nouveauté de cette fin du vingtième siècle, où s'opère la transmutation des sentiments de défaite et de perte en biens matériels, fussent-ils culturels, et non plus seulement symboliques.

2.2. Le parrainage littéraire du PnC : le Parc national sera cévenol ou ne sera pas

24 Mais que retient le parc national pour sa propre mission, de ces éléments de référence d'une « identité cévenole » ? De quel héritage se réclame-t-il et met-il en œuvre à travers ses propres opérations de reconnaissance, de valorisation et de préservation d'éléments constitutifs d'un héritage collectif ?

25 Notons au préalable que cet Établissement public, dont la vocation est de singulariser un morceau de territoire pour le soustraire au régime d'action ordinaire, a choisi l'appellation « Cévennes », ceci en porte à faux avec la réalité physique de l'espace compris dans le parc national proprement dit, sa zone « centrale » ou « cœur ». Celui-ci rassemble en effet les terres les plus hautes et les moins peuplées (massifs du mont Lozère, du Bougès et de l'Aigoual) ainsi qu'une partie des causses Méjean, Noir et Sauveterre, en excluant donc les vallées cévenoles rejetées à sa « périphérie ». Or, il semblerait que le fait d'avoir adopté cette appellation puissamment identitaire ait contraint le parc national à en adopter progressivement l'héritage à travers certains marqueurs, au déficit d'autres formes d'identités spatiales également présentes sur son territoire. Le simple choix de cette appellation presque métonymique n'est pas sans référer à l'aura symbolique des Cévennes, dont témoigne, dès les années 1960, une expression littéraire inégalée dans les autres espaces constitutifs du Parc.

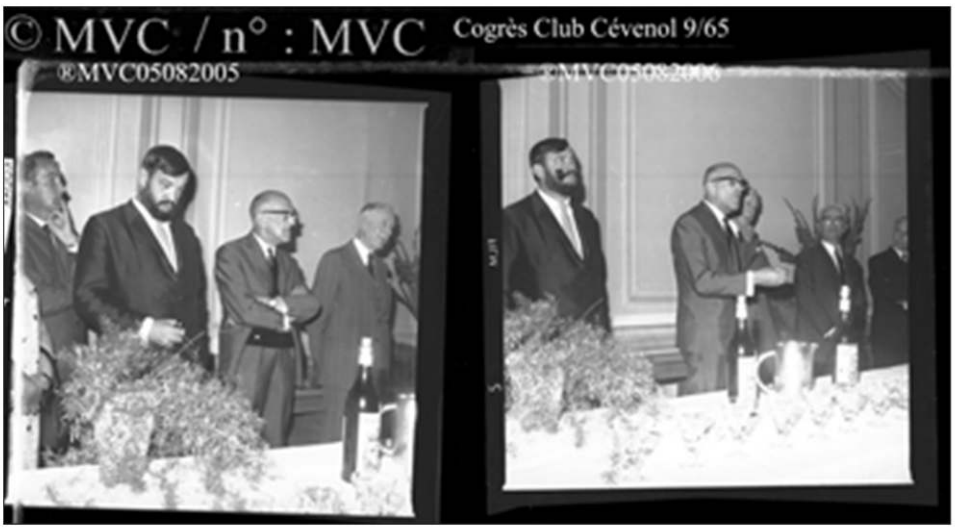
26 En s'octroyant ce nom, le parc national devenait de fait le parc des « Cévenols », soit de la partie de la population qui se définissait comme tels. En 1970, ces Cévenols ont, en la personne d'André Chamson, devenu académicien et directeur des archives nationales de France, un porte-parole auto-proclamé et prestigieux dont le Parc dut recevoir le parrainage. Celui-ci ne lui fut accordé qu'après que l'écrivain se fut exprimé sur la nature du patrimoine que l'institution d'État devait prendre en charge : « Les Cévennes ne sont pas un quelconque morceau de territoire à aménager, mais une *réalité historique et spirituelle qu'il faut absolument sauvegarder* »[9].

27 Mais cet héritage est pour l'Établissement parc national, difficile à assumer. L'appropriation des référents identitaires relatifs à la culture d'un quotidien révolu mais inscrit dans la matérialité du paysage (la soie, le châtaignier, les terrasses, les troupeaux, l'habitat) ne pose guère de problème, car ceux-là correspondent à une conception du « patrimoine culturel » français définie et adoptée par les institutions scientifiques (l'ethnologie), culturelles (le Musée national des arts et traditions populaires) et politiques nationales depuis l'entre-deux-guerres (Gorgus, 2003). Le PnC s'efforcera donc de représenter un « homme cévenol générique »[10], paysan ou montagnard résident, situé dans la temporalité vague de la pleine « prospérité rurale ». En revanche, la prise en charge d'éléments renvoyant à une identité plus spécifique, culturelle et religieuse, qui plus est historiquement conflictuelle, ne va pas de soi pour une institution d'État soucieuse de laïcité. Cette reconnaissance s'est donc produite à la marge des missions de l'Etablissement, par le jeu notamment des relations tissées entre certaines individualités, responsables administratifs et scientifiques du parc, et la principale association culturelle du pays, le Club cévenol[11].

2. 3. Le patrimoine oral « découvert » par les sciences humaines et sociales

28 Au moment où se créé le Parc national des Cévennes, le Club cévenol, qui représente alors surtout une élite de la diaspora cévenole employée dans la fonction publique, fait son *aggiornamento* régional et affirme son ancrage dans les Cévennes historiques par un puissant parrainage littéraire (figure 2). L'autorité du Club semble suffisamment importante pour que, durant ces années, le directeur du Parc national, Emile Leynaud, lui-même formé à l'ethnologie, sensible aux questions d'identité culturelle et par ailleurs féru de poésie, participe aux assemblées du Club, dont certaines se tiennent au domicile d'un autre écrivain bâtisseur d'une écriture du lieu, Max Olivier-Lacamp (1914-1983). L'action et la personnalité du nouveau président du Club, l'historien Philippe Joutard, nommé au conseil scientifique du parc, éclairent la manière dont se définit alors la qualité patrimoniale des lieux, en référence à un héritage littéraire singulier : la mémoire orale.

Figure 2 : Les écrivains André Chamson (au centre) et Jean-Pierre Chabrol, avec André de Rouville, président du Club Cévenol, congrès du Club Cévenol à Alès 1965



Cliché Robert Lavesque, Collection Musée des vallées cévenoles.

29 Dans une anthologie parue en 1979, A-G. Fabre souligne cet aspect original de l'histoire littéraire régionale : « C'est par le biais de la tradition orale que la Cévenne s'achemine peu à peu vers la consécration littéraire » (Fabre, 1979 (b) : 399). Le premier roman d'André Chamson, *Roux le Bandit* (1923), lui aurait été ainsi inspiré par le récit d'une aventure vécue qui faisait déjà l'objet d'une transmission ; l'écrivain ne se serait donc fait que le témoin ou le traducteur, pour un public extérieur, d'une parole communautaire. Le même Chamson, en 1956, avoue avoir hérité d'un ouvrier agricole le récit de la construction de la route du Vigan au col du Minier, épisode de l'épopée des Cévennes modernes qu'il consacre en littérature dans son roman *Les hommes de la route* (1927). Ainsi la mémoire orale apparaît-elle comme un vivier dans lequel les romanciers dit « régionalistes » ont directement puisé, pour bâtir une œuvre écrite dont l'audience nationale et internationale a constitué en retour la dimension régionale des Cévennes. Á

partir des années 1970, cette valorisation du « fait oral » dépasse toutefois la seule histoire littéraire des Cévennes et s'inscrit dans un mouvement plus global de montée en puissance des notions de « mémoire collective » et « d'identité culturelle », dont les Cévennes sont un terrain d'application privilégié.

30 Au terme de travaux historiques débutés dans les années 1960 au sein de l'université de Provence, Philippe Joutard met en exergue une « personnalité cévenole », une identité culturelle singulière fondée sur le fait religieux et la mémoire historique. Il constate ainsi un mouvement de : « réappropriation transgénérationnelle de l'histoire qui serait véritablement constitutive de la « personnalité cévenole au niveau le plus populaire » (Joutard, 1977 : 355). L'historien fait de cette mémoire historique, recueillie grâce aux méthodes d'enquête orale - mémoire dont le paysage apparait comme un support essentiel -, un trait culturel puissant et homothétique de la configuration spatiale attribuée aux Cévennes historiques : « *Cette [mémoire orale historique] tend en même temps à définir une image qui doit particulariser la Cévenne indépendamment de sa religion dominante, terre de refuge, de résistance et de non conformisme. Elle fonde donc tout aussi bien un choix politique qu'une manière de vivre et d'exister ; [elle] est la parfaite expression d'une culture au point de s'affaiblir aux portes des Cévennes et de disparaître dans la plaine. Son déclin enfin coïncide avec la crise de la société cévenole* » (Id., *ibid.*).

31 C'est donc par le truchement du concept de mémoire collective que les sciences humaines parachèvent l'unification des Cévennes et les constituent en territoire. Dans la suite des travaux de Joutard et de l'un de ses étudiants, J.-N. Pelen, le fait littéraire oral est l'objet d'un véritable programme collectif de recherche (Joutard, 1980)[12]. Cette démarche de (re)connaissance scientifique institue le premier acte d'un processus de patrimonialisation de la mémoire et de l'oralité cévenoles, dans un contexte général de développement des centres de ressources liés à l'oralité et au déploiement d'une « ethnologie d'urgence » sur les terrains français (Althabe, 1990). Cette volonté de sauvegarde du patrimoine immatériel, qui n'a de cesse de mettre en relief la beauté des objets et des gestes de la vie quotidienne et « la qualité de la mémoire orale »[13] est dès 1975 fortement soutenue par le PNC et donne lieu à de nombreux rapports et publications [14].

32 Cette recherche rencontre fortement ceux qui, vivant et travaillant en Cévennes, s'interrogent sur la préservation de cette culture, dans un contexte de profondes et rapides transformations sociales. Nombre de publications locales montrent que ces changements sont, à nouveau, vécus de manière dramatique sur le plan de l'identité culturelle ». Insensiblement le thème des Cévennes « désertées » et « abandonnées », prévalant au début des années 1970 laisse place en effet à celui des Cévennes « envahies » ou « dénaturées », à la crainte de l'assimilation, bref à la perte de « l'esprit du lieu »[15]. Sans toutefois que les intellectuels cévenols prônent un repli sur une communauté mythifiée, leur inquiétude quant à la possible disparition d'une culture dont ils perçoivent la singularité et la cohérence propre et que, de fait, ils naturalisent, est telle qu'elle les conduit à militer pour une forme de patrimonialisation susceptible d'assurer à cette communauté cévenole la dignité nécessaire pour lui permettre de perdurer. On attend alors du parc national qu'il contribue à la « reviviscence d'un sentiment du territoire » (Clavairolle, 2011 : 47), dans lequel seront puisées les ressources nécessaires à l'édification d'un nouvel avenir économique et social.

33 Dans ce contexte et sous la pression de personnalités locales membres de son conseil d'administration, est créée en 1983 au sein du PnC une Commission culture dont l'objectif

est de rappeler au Parc le sens de sa mission, en insistant sur sa « spécificité cévenole » et sur « la dimension historique et culturelle qui a fait la réputation internationale de cette région, affirmant sa foi dans le destin spirituel de ce petit pays »[16]. Cette volonté culmine dans les années 2000 avec la création d'une Maison de l'oralité et un programme d'aménagement associé, dans un hameau restauré du parc national. La difficile accessibilité du site, sa localisation dans la zone de protection, ainsi que le choix de présenter un matériau sonore en langue vernaculaire, attestent de la volonté de le constituer en haut-lieu d'une authenticité culturelle. Or cette volonté fut accueillie diversement par la population. Très appréciée par certains, en particulier les « anciens » Cévenols, d'autres, parmi les « nouveaux habitants » nombreux à s'être installés sur la commune, semblent avoir vécu plus difficilement cette mise en mémoire, probablement perçue comme l'expression d'une autochtonie trop exclusive.

34 Toutefois, et sans qu'il soit possible ici d'approfondir ce point, on constate la reprise récurrente, par les nouveaux résidents, des images et motifs narratifs constitués autour des Cévennes (terre de liberté, de résistance, de spiritualité…), y compris à travers des pratiques littéraires écrites et orales qui, en elles-mêmes, témoignent de leur intégration dans cette société cévenole réputée « lettrée ». La connaissance et la transmission du répertoire oral (contes, chansons) semblent signaler chez leurs praticiens un mode particulier de tentative de constitution d'un « capital d'autochtonie » (Retière, 2003), de la même manière que, dans les années 1970-80, la pratique de la langue vernaculaire et la participation au *revival* de la veillée fut pour certains agents du parc un très efficace « passeport » pour leur intégration sur le territoire. La transmission de l'héritage littéraire apparaît bien en Cévennes comme une manière « d'être d'ici » (Sencébé, 2004). (Figures 3 et 4)

Figure 3 : Le spectacle Gargantua et Cie, régulièrement soutenu par le Pnc, met en scène les légendes topographiques de la Lozère, ici à St-Germain de Calberte, en 2015

Cliché S. Lemonnier.

Figure 4 : L'écrivain gardien de l'esprit des lieux. Tombe d'André Chamson, au Serre de la Luzette (1290 m), face au Mont Aigoual

Cliché K. Basset.

2.4. « L'esprit des lieux », source d'inspiration pour un aménagement régional durable ?

35 Ces dernières années le PnC a volontiers adopté un langage identitaire, visible dans la charte adoptée en 2013, dont un chapitre sur « l'esprit des lieux » contient tous les motifs précédemment évoqués et dans laquelle la langue occitane apparaît, de manière inédite, parmi les objets patrimoniaux à préserver. La notion de « paysages identitaires » s'est même substituée, dans le langage institutionnel à celle de « paysage culturel », dont le parc s'était auparavant fait le promoteur.

36 Soucieux en effet de défendre sa légitimité de parc « culturel », puisqu'habité, auprès des instances nationales et internationales de protection de la nature, les gestionnaires ont élaboré dès la fin des années 1980 une proposition d'inscription d'un bien mixte « patrimoine mondial, paysage des Cévennes », préfigurant la catégorie « paysage culturel » adoptée par l'Unesco en 1992 pour désigner les « œuvres combinées de l'homme et de la nature ». Comme le souligne C. Audet, « n'étant pas limité à des paysages de qualité esthétique, cette forme de patrimonialisation vise à reconnaître les multiples rapports réels et idéels de différentes sociétés aux territoires qu'elles occupent » (Audet, 2009). La catégorie reconnaît ainsi « les paysages évolutifs, fossiles ou vivants », ainsi que « les paysages associatifs » pouvant être associés « à des mythes, des croyances, des événements historiques » ou « à des œuvres artistiques ou littéraires ». C'est bien au titre de ces dernières, et en circonscrivant le bien au périmètre des « Cévennes historiques », que les représentants des Cévennes protestantes entendaient définir le « paysage culturel des Cévennes », en complémentarité avec l'approche scientifique du parc[17]. Contestant notamment le caractère universel du site au regard du protestantisme, les expert de l'ICOMOS rejetèrent toutefois cette conception et suggérèrent aux porteurs de projet[18] un fil rouge aboutissant à la reconnaissance, en 2011, d'un bien plus extensif « Causses Cévennes, paysage culturel de l'agro-pastoralisme méditerranéen » (Roué, 2011).

37 Toutefois, à y regarder de près, la position du PnC vis-à-vis de la question de l'identité cévenole fut tout au long de son histoire ambivalente et fluctuante, sans doute en tout cas relative à la configuration mouvante des jeux d'acteurs. Ainsi dans les années 1990, le Parc a- t-il préféré pour ses 20 ans construire son image publique autour de motifs moins identitaires, mais renouant avec une partie de l'héritage narratif, autour du thème de l'échec de la modernité, de la quête d'une nouvelle forme d'alliance avec la nature, de l'universalité du lieu signifiée par la beauté des paysages[19]. Á travers l'œuvre du géopoéticien Kenneth White, et par-delà l'écho à Stevenson - White est écossais et pratique, comme lui, une itinérance méditative[20] -, le PnC joue bien davantage sur la quête du « désir de nature authentique de l'homme du XXe siècle » (Delbard, 1999 : 42) que sur le besoin d'identité culturelle.

38 La pensée de White n'est pas sans rapport avec le mouvement biorégionaliste (né aux USA dans les années 1970's), qui promeut les « régions naturelles » comme cadre d'identification et de pratiques collectives, la biorégion étant définie à la fois comme une aire géographique (sur des critères naturels) et comme une « aire de conscience » (Debarbieux, 2007 : 349). Là encore la filiation est intéressante : le maître fondateur de cette école de pensée est un autre écossais, Patrick Geddes (1854-1932), personnalité étonnante, pionnier de la pensée urbanistique et environnementaliste contemporaine, dont l'œuvre et la réflexion, méconnues en France, se situe à la confluence des sciences naturelles et des sciences humaines et sociales (Choay, 1966 : 58-64). Au retour d'un long séjour en Inde, Patrick Geddes s'est installé à Montpellier, auprès de son ami le biologiste Charles Flahaut, considéré, de par son œuvre exemplaire de reboisement sur le massif de l'Aigoual aux côtés du forestier Georges Fabre, comme l'un des pères fondateurs du PnC. En 1924, Geddes fonde sur les hauteurs de Montpellier un centre d'enseignement et de recherche international et pluridisciplinaire, le « collège des Ecossais », destiné à former des praticiens du bio-régionalisme.

39 Dans l'élaboration de son récit institutionnel, le PnC n'a guère exploité cet héritage intellectuel, auquel réfère explicitement la géopoétique de White. Les visées du bio-régionalisme ouvrent pourtant, à travers les notions complexes d' « écosystème territorial » et de « patrimoine territorial », sur des pratiques de planification fondées sur un travail de représentation identitaire des lieux (Magnaghi, 2010), combinant les acceptions objectives et subjectives de l'identité et susceptibles, selon ses promoteurs, de répondre aux enjeux cruciaux de la soutenabilité (Brunckhorst, 2013).

Conclusion

40 Lors de la création du PNC, puis dans l'histoire du parc, se réfléchissent en actes les tensions de la représentation littéraire des Cévennes toujours agissantes, entre terre de la défaite et de la nostalgie, lieu des valeurs de résistance et de liberté et matrice spirituelle. Le nouveau territoire-parc, s'il n'épouse pas les contours du pays imaginaire évoqué par Chamson, du moins en porte bien l'héritage par sa dénomination.

41 La crainte de la banalisation et de la désingularisation au profit d'une entité administrative (le département de la Lozère, auquel appartiennent les hautes terres) et économique ont poussé certains acteurs à lutter de l'intérieur pour que le Parc national reconnaisse cette spécificité culturelle comme partie intégrante du patrimoine dont il a la charge. Ces acteurs ont, pour cela, puisés dans le réservoir disponible des images de

l'identité géographique et culturelle des Cévennes ; mais ils ont aussi, de manière plus originale, constitué le fait littéraire lui-même, en particulier sous sa forme orale et à partir du concept central de « mémoire », en ressource patrimoniale participant au maintien d'un « sentiment de territoire ». Le projet de parc national a ainsi mis en œuvre sur le territoire – du moins partiellement et parfois avec beaucoup de tiraillement – un répertoire d'actions à l'image des marqueurs identitaires constitués en littérature depuis le XVIIIe siècle. La présence du parc a, par un mouvement inverse, renforcé en Cévennes la valorisation d'un mode de développement de type patrimonial, à base de tourisme familial et social et de relance d'activités agricoles et artisanales considérées comme « traditionnelles » (castanéiculture, apiculture, sériciculture...) et constitutives de la « personnalité » des lieux. Dans sa politique de gestion, le PnC a anticipé de fait, dès les années 1970, l'orientation actuelle proclamée des parcs nationaux, navigant entre « conservation durable » et « développement local » (Héritier, 2007).

42 Aujourd'hui, le territoire du parc national des Cévennes, comme tout territoire engagé dans la mondialisation, connaît l'influence de forces de décision et d'action qui s'affranchissent volontiers de la capacité des acteurs à auto-définir leur territoire de vie, et privilégient des logiques économiques et politiques transversales, échappant largement aux ancrages identitaires et culturels (cf. l'inscription des Causses-Cévennes au patrimoine mondial). C'est là, sans doute, où la possibilité de la littérature à se constituer en ressource territoriale trouve ses limites.

BIBLIOGRAPHIE

Althabe G., 1990, « L'ethnologue et sa discipline », *L'homme et la société*, n° 95-96, pp. 25-41.

Audet C., 2009, *Le "paysage culturel" en concept patrimonial dans les Cévennes*, thèse, Paris, AgroParisTech ENGREF.

Avanza M., Laferté G., 2005, « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, 61, pp. 134-151.

Basset K.-L., 2010, *Aux origines du PNC. Des précurseurs à la création le 2 septembre 1970*, Florac : PnC.

Berliner D., 2010, « Perdre l'esprit du lieu », *Terrain*, 55, mis en ligne le 30 août 2010, consulté le 21 novembre 2013, URL : http://terrain.revues.org/14077.

Bennassar B., 1979, « Le retour de Stevenson », in Joutard Ph., *Les Cévennes. De la montagne à l'homme*, Toulouse : Privat, pp. 422-455.

Blanc D., 1985, « Lecture, écriture et identité locale », *Terrain*, 5, pp.16-28.

Brunckhorst D. J., 2013, *Bioregional Planning: Resource Management Beyond the New Millennium*, London, Routledge.

Cellier M., 1999, « André Chamson (1900-1983) et le protestantisme », *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français*, 3, pp. 585-596.

Chamboredon J.-C., Méjean A., 1985, « Récits de voyage et perception du territoire : la Provence (XVIIIe siècle-XXe siècle », *Territoire*, Paris : ENS, pp. 1-106.

Choay, F., 1966, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil.

Clavairolle F., 2011, *La Borie sauvée des eaux. Ethnologie d'une émotion patrimoniale*, Carnet du Lahic 7, Paris, Lahic / DPRPS-Direction générale des patrimoines, 290 p.

De L'Estoile B., 2001, « Le goût du passé : érudition locale et appropriation du territoire », *Terrain*, 37, pp. 123-138.

Debarbieux B., 2007, « Prendre position : réflexion sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'Espace géographique*, tome 35, vol. 4, pp. 340-354.

Delbard O., 1999, *Les lieux de Kenneth White. Paysage, pensée, poétique*, Paris : L'Harmattan.

Delporte Ch., 2012, « 'N'abîmons pas la France. L'environnement à la télévision dans les années 1970 », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n°113/1, pp. 55-66.

Di Méo G., Buléon P., 2007, *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris : Armand Colin.

Fabre A.-G., (a)1979, « Les lettres cévenoles », in Joutard, *Les Cévennes. De la montagne à l'homme*, Toulouse : Privat, pp. 391-421.

Fabre A.-G (b), 1979, *Au cœur de la Cévenne avec ses écrivains*, Anduze: édition AZ Offset.

Gasnier T., 1997, « Le local. Une et indivisible », in Nora P., *Les lieux de mémoire*, vol.3 *Les France*, Paris : Gallimard Quarto, pp. 3423-3475.

Gorgus, N., 2003, *Le magicien des vitrines*, Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme.

Héritier S., 2007, « Les parcs nationaux entre conservation durable et développement local », *Géocarrefour* , vol. 82/4, pp. 171-175.

Herzfeld M., 2007, *L'intimité culturelle. Poétique sociale dans l'Etat-nation*, Québec : Presses de l'université de Laval.

Jankélévitch V., 1983, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris : Champs Flammarion.

Joanne A., *Itinéraire général de la France : Les Cévennes*, Paris : Hachette, 1884.

Joutard Ph., 1977, *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris : Gallimard.

Joutard Ph., 1980, « Un projet régional de recherche sur les ethnotextes », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 35e année, N. 1, pp. 176-182.

Le Boulanger J.-M., 2014, *Être breton ?*, Quimper : Editions Palantines, 400p.

Lebovics H., 1992, *La « Vraie France ». Les enjeux de l'identité culturelle, 1900-1945*, Paris : Belin, 233p.

Magnaghi A., 2003, *Le projet local*, Mardaga.

Nicolas G. (dir.), 2001. *La construction de l'identité régionale. Les exemples de la Saxe et de la Bretagne, XVIIIe-XXe siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Pelen J.-N., 1987, *L'autrefois des Cévenols : mémoire de la vie quotidienne dans les vallées cévenoles des Gardons,* Aix-en-Provence : Edisud, 44 p.

Pelen J.-N.1982, « Le légendaire de l'identité communautaire en Cévennes, du XVIIIe au XXe siècle », *Le Monde alpin et rhodanien,* n° 1-4, pp.127-141.

Sencébé Y., 2004, « Etre ici, être d'ici : formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française,* p. 23-29.

Retière J.-N., 2003, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 16, n° 63, pp. 121-143.

Roué M. (dir.), 2011, *Paysages culturels et naturels : changements et conservation (Rapport final)*, Ministère de l'écologie, du développement durable, des transports et du logement, Programme de recherche « Paysages et développement durable ».

Thiesse A.-M., 1991, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris : PUF.

Travier D., 1981, « Le mouvement littéraire cévenol en langue d'Oc », *Causses et Cévennes*, 2, pp. 305-312.

Turgeon L. (dir.), 2009, *L'Esprit du lieu : entre le patrimoine matériel et immatériel / Spirit of Place : between Tangible and Intangible Heritage*, Sainte-Foy : Presses de l'Université, Laval.

Viélzeuf A., 1981, *Conteurs et poètes cévenols d'aujourd'hui*, Nîmes : Le Camariguo.

NOTES

1. Dans un numéro de la revue *Rivière et Forêt* consacré aux espaces protégés français, Chamson avoue qu'il a « conscience d'avoir, par son œuvre, édifié quelque chose comme un parc imaginaire des Cévennes », *Rivière et Forêt*, n° 8, 1958, p. 53.
2. En Provence et Languedoc, l'industrie du ver à soie constituait une véritable manne financière au sein d'une économie fortement marquée par une dimension vivrière. La mémoire collective a gardé de cette activité une mémoire extrêmement valorisée, qualifiant sa période d' « âge d'or ».
3. *Dictionnaire La Languedocien-Français*, Alais, Martin, 1820-1821 [édition conforme à celle de 1785], vol. 2, p. 123.
4. Daniel Travier, originaire de Saint-Jean-du-Gard, est le fondateur du Musée des vallées cévenoles.
5. Marquis de La Fare-Alais, *Las castagnados. Poésies languedociennes*, Alais : Veirun, 1851, pp. I.-III.
6. Frédéric Mistral (Maillanne, Bouches-du-Rhône, 1830-1914) rénovateur de la littérature et du sentiment d'identité provençale, obtint le prix Nobel de littérature pour son œuvre poétique *Mirèio* en 1904. Le sentiment de défaite dont il est ici question est particulièrement exprimé dans son œuvre crépusculaire en 1897, *Lou pouème dou Rose*.
7. Cf. pour les historiens, Charles Bost, *Histoire des prédicants des Cévennes et du Bas-Languedoc (1684-1700)*, parue en 1912, et jusque Le Roy Ladurie, *Les paysans du Languedoc* (1969). En littérature, parmi les œuvres les plus emblématiques, la trilogie *La Cévenne embrasée* (1922-1931) de Pierre Dévoluy, *L'Aigoual* (1930) d'André Chamson, *Les fous de Dieu* (1961) de Jean-Pierre Chabrol.
8. *Travels with a Donkey in the Cévennes* en 1878, traduction française par Jacques Blondel, Toulouse, Privat, 1978.
9. Propos d'André Chamson lors de la Semaine de la Lozère, à Paris, le 17 avril 1970, cité dans *Causses et Cévennes*, 2, 1970 : 467.
10. Selon l'expression de Jean Rouvet, alors conseiller culturel du parc national.
11. Le Club cévenol fut créé en 1894 par le pasteur Paul Arnal, sur le modèle du Club Alpin Français, dans le but de développer une économie touristique en relation avec les « curiosités » des causses, des gorges et des massifs.
12. L'ouvrage *Tradition orale et identité culturelle, problèmes et méthodes,* publié en 1980 par le CNRS, sous la direction de Jean-Claude Bouvier, fut un long seller et une référence dans ce domaine.

13. Cf. L'exposition *Les objets qui parlent - paroles de Cévenols*, co- signée par J.-N. Pelen et D. Travier, et produite en 1989 par le Festival Parole d'Ales, le Parc national des Cévennes, la Phonothèque Nationale et le CREHOP.
14. Ainsi le précis et volumineux travail de Pierre Laurence, *Du paysage et des temps. La mémoire orale en Cévennes. Vallée Française et pays de Calberte*, Florac : Parc national des Cévennes, 2004, 2 vol., 860 p.
15. La notion de *genius loci* est anciennement utilisée dans le domaine de l'architecture et du paysagisme comme qualité mystérieuse d'un lieu, une force tutélaire transcendante qui l'anime et le protège et que tout acte d'aménagement doit s'efforcer de respecter (Alexander Pope, *Epistle IV to Richard Boyle*, 1731). Fortement introduite dans les années 2000 au sein des études patrimoniales, la notion d'esprit des lieux vise à saisir les dynamiques relationnelles entre les composantes matérielles et immatérielles d'un objet patrimonial. Cf. Turgeon, 2009.
16. Réunion de la commission « action culturelle », Florac, 2 novembre 1983. Archives du PnC.
17. Selon le témoignage de Daniel Travier, « Le classement des Cévennes au Patrimoine Mondial de l'UNESCO : une longue histoire inachevée! », *Causses et Cévennes*, 2010, n° 1, p. 15-17.
18. Outre le PnC et les représentants des Cévennes protestantes, la longue gestation d'un bien Causses-Cévennes mobilisa un groupe d'élus de l'Aveyron, porteur d'une proposition différente autour de l'histoire des Templiers et des Hospitaliers sur le Larzac.
19. *Cévennes*, photographies de Daniel Faure, textes de Kenneth White, Duculot/ PnC, 1990.
20. Kenneth White, *Le chemin des crêtes. Avec Robert-Louis Stevenson à travers les Cévennes,* Etudes et communication éditions, 1999.

RÉSUMÉS

Le fait littéraire, dans une grande diversité de genres (écrit et oral, fictionnel et réaliste, érudit et populaire...) a élaboré, à partir du XVIIIe siècle, un ensemble de référents et de marqueurs partagés, historiques, culturels et paysagers, constitutifs d'une « identité des Cévennes ». Dans les années 1950, l'idée de parc émerge localement, puis prend corps en 1970, reprenant de cette matrice littéraire des éléments dont la mise en patrimoine (le paysage des terrasses et des châtaigniers, la mémoire orale cévenole, le protestantisme, les vertus de résistance et d'ouverture etc.) alimente la référence à un modèle de développement alternatif au tourisme de masse, entre nostalgie récurrente d'une ruralité mythifiée et promotion des activités traditionnelles (agriculture, pastoralisme, artisanat), conformément aux préceptes de la « conservation durable ». Les limites du « parc imaginaire » (A. Chamson) des Cévennes à se constituer en ressource territoriale apparaissent au tournant des années 2000, lorsqu'un projet d'inscription au Patrimoine mondial de l'Unesco d'un bien mixte « paysage culturel des Cévennes » échoue devant les raisons des experts internationaux et la nécessité de constituer un territoire patrimonial fédérateur et de valeur « universelle », échappant de fait à la définition identitaire des lieux. Un autre héritage littéraire n'a guère été exploité en Cévennes, référant au biorégionalisme anglo-saxon, lequel tente pourtant d'articuler identité des lieux et approche écocentrée au sein d'un même projet de territoire.

From the 18th century onwards, through a broad range of text forms (written and oral, fictional and realist, academic and popular...), literary work has elaborated a set of shared references and hallmarks that constitute "the Identity of the Cévennes." In the 1950s, the idea of a park emerged

locally, materializing in 1970, drawing from this literary matrix elements developed into heritage (landscapes of terraces and chestnut trees, "Cévennes" oral memory, Protestantism, virtues of resistance and openness, etc.). This transformation into heritage fuels the reference to a model of development which represents an alternative to mass tourism, between recurrent nostalgia for a mythified countryside and promotion of traditional activities (agriculture, pastoralism, and crafts), following the precepts of "sustainable conservation." The capacity of the Cévennes "imaginary park" (A. Chamson) to become a resource for land planning showed limits in the early 2000s, when the project to inscribe "the Cévennes cultural landscape" on the list of mixed sites of UNESCO world heritage was rejected by international experts, who insisted on the creation of a consensual heritage site of "universal" value that does not fit the local way of defining the identity of places. Another literary heritage in the Cévennes, associated with Anglo-Saxon bioregionalism, was mostly ignored, although it strives to combine the identity of the place with an eco-centered approach in a single project for the area.

INDEX

Mots-clés : littérature, patrimoine, Parc national des Cévennes, identité des lieux, biorégionalisme
Keywords : literature, heritage, Cévennes national Park, geographical identity, bioregionalism

AUTEURS

KARINE-LARISSA BASSET

Maître de conférences
UMR LARHRA-Université de Grenoble-Alpes
Institut d'urbanisme de Grenoble
14 Avenue Marie Reynoard
38100 Grenoble – France
Basset.karine@gmail.com

JEAN-NOËL PELEN

Ethnologue, ancien chargé de recherche au Cnrs
France
Jean-noel.pelen@wanadoo.fr